

## Treize noire, impair et manque

La mort de Martin Soyoro fut une surprise pour son épouse. En général, le PDG de la Francogold s'abstenait de toute excentricité. Evelyne n'ignorait rien de sa double vie, organisée comme le double-fond bondé d'un tiroir bien rangé. Cette particularité, dans le milieu minuscule des grands patrons, n'en faisait pas un original.

Au sortir d'une séance de casino, Martin, ayant ajouté quelques millions à ses divers comptes en banque, tomba raide mort. Jusque là, rien d'extraordinaire : c'était un homme de cinquante-huit ans qui croyait pouvoir gérer son corps comme ses affaires. Il en résultait que ses costards étaient de meilleure qualité que sa peau ou son foie, et qu'on lui comptait davantage d'obligés parmi les hommes politiques que d'alvéoles pulmonaires libres.

Il tomba face contre terre avec une telle brutalité que la sylphide noire enroulée à son bras éclata de rire, croyant à une chute d'ivrogne. Ne le voyant pas se relever, elle alla jusqu'à le titiller de la pointe du pied.

Dès qu'il fut avéré que le PDG de la Francogold avait cessé de vivre, le décor fut immédiatement nettoyé de cette catin, ainsi que de tous les détails qui auraient pu nuire à la réputation du défunt. Le taulier, les croupiers, les serveurs, quelques fêtards désœuvrés et une vingtaine de femmes non attribuées attendirent le flic de service à distance respectueuse du cadavre.

Le flic de service était obtus et surmené, mais il remarqua la petite capsule écrasée à la commissure des lèvres du mort, où un peu de bave avait moussé. Le visage de Martin était rouge, congestionné. Ce détail lui rappela une affaire récente, et il déclencha le plan Orsec. Une demi-heure plus tard, le médecin légiste mandaté sur les lieux diagnostiquait un

empoisonnement au cyanure.

-C'est la mode en ce moment, dit-il sur un ton sarcastique. Les grands de ce monde se calent ces saloperies entre deux dents en or. Avec un cure-dents, l'ongle ou la langue, on déloge la capsule, on la croque et bonsoir madame.

-Un suicide ? murmura Evestein, le lieutenant de la Criminelle.

Le légiste haussa les épaules. Le nébuleux lieutenant ne semblait pas attendre de réponse à sa question.

-Un suicide ? s'étrangla la veuve.

-Il paraît peu probable que quelqu'un ait croqué à sa place cette capsule de cyanure, fit remarquer Evestein.

L'hypothèse du suicide avait l'air de le séduire. Evelyne Soyoro se leva, dépliant ses guibolles comme si elle voulait décrocher le lustre avec ses genoux. Evestein retint de justesse un "Merci". À ses yeux l'affaire était pliée. Que reste-t-il à un homme qui possède tout, fors l'envie lancinante d'aller voir de l'autre côté du miroir s'il reste quelque chose de neuf ?

Durant le silence qui suivit, Evelyne rassembla tous les souvenirs susceptibles de lui tirer des larmes.

-Ce n'est pas crédible, murmura-t-elle enfin d'une voix brisée. Il venait de gagner cinq millions... La société avait obtenu le mois dernier l'autorisation d'exploiter un immense filon aurifère au Surinam... Nous nous entendions parfaitement, les enfants réussissaient leurs études...

-Et l'envers ? L'envers de cette vie ?

-Le même que tout le monde, dit la veuve, agacée, comme si l'humanité entière gagnait dix mille smics tous les trois mois. Le jeu, les putes, l'alcool et la coke pour le plaisir, la croisade antirouge avec sa Grande Loge Nationale pour l'idéal...

Evestein se fit la réflexion qu'il n'avait jamais vu avant ce jour des yeux ravaler leurs larmes à une telle vitesse.

-C'était un homme comblé, conclut-elle. Il avait tout ce qu'il pouvait désirer, et plus encore.

Elle examina le lieutenant.

-Des ennemis aussi. Beaucoup.

-Evidemment, convint Evestein en prenant congé. À commencer par lui-même.

Pour lui, l'enquête s'arrêtait là. On ne peut à la fois posséder et désirer. Martin Soyoro était mort d'ennui.

La veuve, malgré sa petite scène, n'avait aucune prévention contre le suicide de son époux. Non plus que les enfants, charmés de découvrir que leur père, en somme, avait eu un cœur. La Francoglod, après ce suicide, vit ses actions dégringoler, les actionnaires soupçonnant un coup fourré. Mais cette panique fut de courte durée, et en deux mois les titres remontèrent de 1,20 à 6\$.

Une seule personne ne se satisfaisait pas de la thèse du suicide. C'était la nourrice de Martin, Bérénice, qui l'avait passionnément méprisé depuis son premier souffle, et se sentait trop vieille désormais pour changer de point de vue. Où ce capon aurait-il trouvé la fantaisie, l'humour et le courage de tirer son chapeau de cette façon ? Une enquête sommaire lui apprit que Soyoro était le quatrième PDG en dix mois à prendre ainsi congé de cette vallée de larmes. Ses prédécesseurs, comme lui, travaillaient pour des firmes cotées sur toutes les places boursières d'Europe et d'Amérique, mais enregistrées à la Barbade ou aux îles Caïman, et qui faisaient leur beurre dans l'extraction de l'or. Elle se rappela alors le goût immodéré de Martin pour les très jeunes lucioles noires. Depuis soixante-deux ans elle rêvait de vacances au soleil.

En voyant entrer Bérénice, Sirène renonça à faire semblant de ranger les bouquins sur les étagères.

-Qu'est-ce qui vous ferait plaisir, madame Dariole ?

-Je voudrais un livre qui parle des mines d'or en Afrique.

Deux minutes plus tard, Bérénice ressortait de la librairie munie de trois forts volumes. Elle se dirigea à petits pas vers l'agence de voyage. Une fois entrée, elle s'installa dans un siège recouvert de velours bleu et extirpa l'un des livres de son sac.

-Puis-je vous renseigner, madame ? demanda la blonde employée.

-Non, répondit Bérénice en ouvrant le recueil tout neuf avec un soupir d'aise.

L'enfant se redressa, le visage ruisselant d'eau. La lumière s'étalait brutalement sur toute la surface du fleuve, qui semblait se déverser d'un laminoir. Au delà de l'autre rive, l'excavation gigantesque étageait ses niveaux sur plus de deux cents mètres de hauteur. La montagne éventrée était rouge. Le gamin se frotta les yeux. Durant quelques minutes, il contempla le manège des camions sur le flanc de la falaise. Son cœur capricant sursautait dans sa cage thoracique comme un oiseau en train de crever. Il chercha son souffle, se frotta encore une fois les yeux et retourna vers le village. Une vache morte se desséchait en travers du chemin. Il ne tenta pas de sauter par-dessus et la contourna en grimaçant. Il avait envie de vomir, ses yeux injectés de sang ne lui livraient plus de la réalité qu'une image sépia où affleuraient d'étranges suçons écarlates. Sa mère discutait dans l'ombre de l'auvent avec une vieille femme blanche couverte de poussière. Il n'interrompit pas leur discussion et se contenta de s'appuyer contre elle. Elle le hissa sur ses genoux et lui palpa les cheveux. Il ferma les yeux.

-Tu t'es baigné, dit-elle au bout d'un instant.

Elle ne lui en faisait plus reproche. À quoi bon ? Est-ce que les enfants peuvent éviter l'eau, l'air, la poussière, ? Avec un soupir, elle lui tendit un bol de lait, mais il secoua la tête. Il ne pouvait plus rien avaler. Un brouillard rouge se répandait dans ses yeux, dans sa gorge, tout lui faisait mal.

Bérénice s'épongea le front. La poussière ocre entraînée par les filets de sueur dans le lacis de ses rides lui dessinait sur le visage un écheveau de boucles et d'étoiles qu'on aurait dit tracé au henné. L'enfant eut un hoquet et toussa. La mère tendit le bol de lait à son invitée.

-Comme les autres. C'est ainsi maintenant, dit-elle.

Bérénice hocha la tête. Elle en avait assez vu.

Trois jours plus tard, sur le tarmac de l'aéroport, à Bamako, elle ôta ses boucles d'oreille en or et les jeta sous les pieds des passagers suivants avant de s'engager sur la passerelle de l'avion. Elle commençait à avoir une idée un peu moins vague de ce qu'elle cherchait.

-Mesdames, messieurs, faites vos jeux...

Bérénice restait un peu en retrait de la table. C'était le seul lieu où personne ne lui proposait jamais de s'asseoir. Elle pouvait être une milliardaire excentrique ou une vieille folle aussi minable que son manteau, qui s'en souciait ? Des panthères faméliques rôdaient d'une table l'autre, les yeux brillants. Elle ne pouvait s'empêcher d'avoir de la peine pour leurs corps aux gestes encore enfantins, livrés avec une naïveté barbare à la brutalité de l'argent. Une compétition silencieuse se déroulait en-deçà des tapis de jeu, pour la conquête d'un gagnant dont le visage n'avait pas d'importance.

-Les jeux sont faits, rien ne va plus...

Serge Badioff était mort sur la plage de Cannes, à l'aube, le

visage incendié. Pascal Gémineau attendait la faucheuse couché dans la suite royale d'un hôtel de luxe, à Bordeaux, et bordeau était son teint. Evariste Gallikhan avait été trouvé par sa fille dans le pavillon de chasse qui lui servait de garçonnière. Il était rouge, nu, les dents serrées, à demi replié sur lui-même au milieu de la pièce. Bérénice, en tentant d'imaginer la fin de ces trois hommes, voyait passer à travers les divers décors l'ombre d'une femme. En l'attendant, Pascal avait griffonné un poème :

“Je t'ai appelée Treize, comme l'arcane sans nom,  
Comme l'âge que tu avais,  
Treize noir, impair et manque,  
Tu te rappelles ?  
Thérèse noire, pas d'impair,  
Sur ma vie, tu me manques,  
Sadiola,  
Ne me loupe pas cette fois.”

Le teint rubicond des suicidés pouvait s'expliquer par le poison utilisé. Du cyanure. Bérénice soupira. Elle perdait son temps, les casinos ne donneraient rien. Evariste et Serge ne jouaient pas. Les quatre PDG, en revanche, avaient tous travaillé ces dernières années le long de l'immense sillon aurifère qui court du Mali au Ghana, et sur lequel les compagnies extractives bourrées de capitaux s'agglutinent comme des mouches à viande sur une plaie ouverte. “Thérèse noire, pas d'impair...”

Et ce pauvre con de Martin, très XIXe siècle, se complaisait dans des fantasmes où un racisme érotisé le disputait au plus ordinaire sexisme. Quoi de plus excitant, pour un fleuron de la civilisation des lumières, que de calcer un sombre animal sauvage ? Sous les tropiques, les filles sont mûres plus tôt, c'est bien connu et ça tombe bien, car sinon on mourrait d'ennui dans ces bleds suffocants sans théâtre,

sans cabaret ni casino. Bérénice se souvint avoir servi des alcools un soir de décembre dans le cabinet bleu. Martin aimait bien la mêler à ce qu'il appelait ses turpitudes. Une authentique vieille nourrice acariâtre à souhait atteste un standing devenu rare. La partie de poker se déroulait dans la fumée épaisse des cigares et la lumière avare d'une suspension baissée au ras des sourcils. Une rangée de lucioles désœuvrées faisait tapisserie, tandis que la tension du jeu recouvrait de sueur les visages blêmes des joueurs. Elle n'avait pu s'empêcher de proposer aux gamines des jus de fruits, déclenchant les ricanements envieux des partenaires. "Elle est impayable..."

Est-ce que Thérèse Sadiola était parmi les filles de ce soir-là ? Est-ce qu'elle la reconnaîtrait aujourd'hui ? Sadiola... Elle en venait, la plus grande mine d'or à ciel ouvert du monde. Tout autour hommes et bêtes suffoquaient dans la poussière rouge soulevée par les énormes camions. Poussière chargée d'arsenic, de cadmium, de plomb. Comment s'appelait vraiment Thérèse Sadiola, avant d'être baptisée Treize ? Avait-elle couru sur la piste, entre les camions ? S'était-elle baignée dans des eaux tellement saturées de cyanure et de chlore que parfois les oiseaux y tombaient morts sans parvenir à gagner l'autre rive ? Ou faisait-elle partie des essaims de jeunes putains affamées qui suivaient les ouvriers de l'or d'une excavation l'autre, jusqu'à ce qu'ils tombent paralysés ?

Comment avait-elle rencontré les quatre PDG ? Car elle les connaissait, cela ne faisait aucun doute. Bérénice commençait à éprouver pour la jeune fille sans nom un peu plus que de la curiosité. L'effet du cyanure est foudroyant. Si quelqu'un avait glissé les capsules dans la bouche des quatre PDG, ce ne pouvait être que quelques secondes avant leur mort. Il fallait donc remonter aux dernières heures.

Le directeur de l'hôtel Bartolo, à Bordeaux, s'offusqua qu'on puisse confondre son établissement avec une maison de passe. Il est vrai que le regretté Pascal Gémineau venait souvent s'y recueillir entre un conseil d'administration et un voyage d'affaires. La proximité de l'aéroport de Mérignac et la fréquence de ses déplacements l'avaient incité à louer cette suite à l'année. L'un des plus grands soucis de la direction était évidemment d'assurer à la clientèle le respect de ses affaires privées.

Le liftier angolais ne se montra pas si rigide. Une fois qu'il eut bien compris que la vieille dame ne pointait ni aux RG, ni à la PAF, il lui confia toute sa peine de voir des filles si jeunes réduites à dorloter les peaux flétries de barbons capricieux pour ne pas crever. Il éprouvait une sympathie particulière pour les lucioles, empêtrées dans des réseaux de proxénétisme qui doubleraient ou tripleraient les réseaux d'influence semi-mafieux, semi-diplomatiques par lesquels s'échangeaient pêle-mêle valises de billets, armes, mercenaires, métaux précieux, diamants et pétrole entre la France et l'Afrique. Bérénice trouva ce jeune homme très au courant des affaires du monde. Il reconnut être docteur en droit.

À Cannes, il lui fut impossible de trouver un promeneur noctambule qui eût été témoin des derniers instants de Serge Badioff.

La fille d'Evariste Gallikhan n'eut pas de mots assez durs pour les goûts érotiques imputés à son père. Trouver excitantes les négresses s'apparentait selon elle à la zoophilie. Croyant bien faire, elle permit à Bérénice de lire les cinquante premières pages d'un essai qui aurait dû changer la face du monde si on avait laissé le cher homme finir de le mener à bien. C'était une ressucée assez laborieuse du "Traité



d'inégalité entre les races" de Gobineau, enrichi des dernières découvertes scientifiques depuis 1846, et la preuve évidente qu'Evariste ne fantasmait certainement pas sur les fillettes noires. Bérénice remercia et prit congé.

Au casino où Martin avait passé l'arme à gauche, elle se heurta d'abord à un mutisme compact. Elle eut beau pleurer silencieusement, mettre en avant ses liens presque maternels avec le défunt, affirmer qu'un suicide n'avait pas de sens, évoquer de mystérieuses photographies dont elle aurait l'exclusive, rien n'y fit. Il lui sembla pourtant que le regard ensommeillé de l'un des croupiers s'attardait sur elle. Elle attendit qu'il sorte et l'accosta en pleine avenue.

-La vieille nourrice, hein...

Il se gratta la tête. Bérénice sentit qu'il allait lui demander de l'argent et mit la main à sa poche. Le visage du croupier s'éclaira.

-C'est la fille avec qui il était ce soir-là. Je me suis souvent dit depuis que quelque chose ne collait pas avec elle. Jamais vu une souris dévorer les babines d'un client avec cet appétit. D'habitude les putes n'embrassent sur la bouche que leur valet de cœur.

-Vous la connaissez ? demanda Bérénice, la gorge soudain serrée comme à son premier rendez-vous.

-Je la connais sans la connaître. Une luciole, elles s'amènent dans le sillage de ces grands patrons de l'or et restent collées à eux, à croire qu'ils en ont l'usage exclusif. Mais Treize, parfois, vient toute seule depuis la mort de Soyoro. Vous savez, ces types...

Il eut un soudain rictus de haine.

-Elles ne sont que des jouets pour eux. Si le jouet est cassé, ils le jettent et c'est tout. Je n'aimerais pas être à votre place. Ne pas avoir étranglé une ordure comme Soyoro au berceau m'empêcherait souvent de dormir.

Il la dévisagea. Elle n'avait pas l'air choqué, seulement blessé.

-Ce soir peut-être, elle sera là. Revenez ce soir.

Bérénice, pour une fois, s'habilla avec coquetterie. Elle savait maintenant d'où lui venait l'émotion presque amoureuse qu'elle avait ressentie en sachant qu'elle rencontrerait bientôt Treize Sadiola. Les premières heures autour de la table de jeu s'égrenèrent et elle perdit toute notion du temps. Le croupier prononçait la liturgie du jeu d'une voix nasillarde et puissante, sans la regarder. Ses gestes étaient si parfaits qu'on l'aurait cru né avec un râteau dans la main. Bérénice ne pouvait s'empêcher d'admirer la sûreté avec laquelle il retenait les annonces chuchotées, mêlées, criées, répétées. Il ne se trompait jamais. Elle essaya d'évaluer son âge, en vain. Et puis soudain le silence se fit. Il ne se fit pas dans la salle de jeu, où régnait toujours la rumeur des échanges et des paris et le bruit en arrière-plan des machines à sous, mais dans l'attitude du croupier. Ce fut comme si tout à coup il était nu et vieux dans une lumière impitoyable. Bérénice, instinctivement, se retourna, et son cœur se serra.

Treize était grande, mais ne pesait guère plus de quarante kilos. Ses prunelles semblaient flotter dans un lumineux bain de sang. Elle sourit à la vieille femme, et ses dents aussi étaient rouges, comme les longs torons de ses cheveux. Bérénice se leva et la suivit dehors, sur le perron où s'était affalé, huit mois plus tôt, Martin Soyoro. Malgré une légère claudication, Treize se déplaçait comme un fantôme. Ses vêtements flottaient autour d'elle. Elle descendit les marches du casino et se dirigea vers le kiosque à musique, où quelques chaises prenaient la rosée. Elle y monta et s'accouda à la balustrade comme au bastingage d'un bateau.

Bérénice, un peu essoufflée, fit de même et parcourut les jardins du regard.

-Je ne les ai pas tous tués, dit Treize.

Sa voix enrouée réconforta Bérénice. Avant de parler, la jeune fille n'était pas tout à fait réelle. Un sourire hésitant découvrit l'écarlate de ses dents.

-Bien entendu, il ne faut pas que tu parles. Tu as compris l'essentiel, alors je suis obligée de te tuer. Tu le sais.

Elle roulait les r. Son accent chantant ravissait Bérénice.

-Je suis là pour ça.

-Tu es comme Pascal, dit Treize d'un ton rêveur.

Elle releva sa jupe et découvrit son pied nu, coupé au ras de orteils.

-Nous étions nombreuses à nous vendre autour de la mine. J'avais treize ans, pas de nom, et ce pied coupé. Pascal était toujours défoncé et vivait dans le monde des tarots. On lui avait dit un jour qu'il était capable de séduire la Mort en personne. Or pour lui la Mort était le treizième arcane, l'arcane sans nom. Le squelette qui se coupe le pied d'un coup de faux. Celui qui symbolise un changement radical.

Elle rit brusquement.

-Mais il ne me séduisit pas. Il m'acheta, comme tous les autres. Plus cher, seulement plus cher. Pour moi ce n'était qu'un vieux blanc grasseyeux qui puait. Les hommes d'argent vivent dans leurs mirages. Il pensait réellement s'offrir la Mort.

Elle haussa les épaules.

-La terre était contaminée, ma mère ne pouvait plus nous donner à manger. Elle dépendait complètement de notre père pour nous nourrir. Avec l'argent les femmes et les enfants se mirent à crever de faim, tandis que les hommes dépensaient tout leur fric en alcool et en putains et devenaient violents. On peut détruire un monde très vite. Je suis partie me vendre

aux ouvriers. Mais je me suis promis que chacun des corps de ces blancs qui nous avaient détruits ressemblerait à notre terre éventrée, rouge, rincée au cyanure. Lixiviée. Je leur ai rendu la fin qu'ils nous avaient donnée, sauf à Pascal. Lui s'est tué tout seul, il était déjà mort quand je suis arrivée.

Elle se tourna vers Bérénice.

-Et toi, femme, tu n'as pas honte d'avoir nourri cette pourriture ? Je vais mourir bientôt du HIV, mais je me sens plus propre que toi.

Elle fouilla dans sa poche et lui tendit la petite capsule. Bérénice sourit. Elle n'avait pas choisi sa vie, sans doute, mais sa mort se tenait devant elle telle qu'elle l'avait toujours désirée, mince et sombre, rouge et noire, la voix enrouée, ses vêtements flottant autour de sa frêle ossature, et elle ne vieillirait jamais.